

6 décembre 2015
Journée de la Règle d'Or

N°104 / DÉCEMBRE 2015 / 4 €

Un siècle après le Génocide

Arménie

La mémoire contre l'oubli



Avec l'Action Chrétienne en Orient

**Un service protestant de mission
au Liban, en Syrie, en Iran, en Egypte, en Arménie depuis 1922**

La journée annuelle de la Règle d'Or

Deuxième dimanche de l'Avent 6 décembre 2015

« *Tout ce que vous voulez que les gens fassent pour vous,
faites-le vous-mêmes pour eux!* »

Le Christ dans Matthieu 7, 12

Déclaration

Faire mémoire du Génocide arménien

L'Action Chrétienne en Orient a été créée à l'origine pour venir en aide aux victimes du génocide qui a frappé le peuple arménien au début du 20^e siècle. Le pasteur alsacien Paul Berron avait été témoin direct de ces terribles souffrances et il a établi son œuvre d'aide à Alep en 1922. Depuis, ce travail de solidarité entre chrétiens orientaux et occidentaux s'est poursuivi et étendu.

En 1995 à Kessab, Syrie, tous ceux qui ont poursuivi et étendu l'œuvre du pasteur Berron se sont réunis en un *Fellowship*, formant une communauté où des Libanais, des Syriens, des Iraniens, des Suisses, des Hollandais et des Français se retrouvent sur un pied d'égalité.

Vingt ans après la création de ce *Fellowship*, notre communauté souhaite faire mémoire du génocide arménien et des massacres d'Assyro-Chaldéens, commencé le 24 avril 1915 et commis il y a un siècle. Jusqu'à aujourd'hui, le gouvernement turc nie l'existence de ce génocide.

Nous ne sommes pas animés par un esprit de vengeance ou de revanche et nous saluons le travail de tous ces citoyens turcs, journalistes, philosophes, historiens, qui ne veulent plus occulter ces

pages sombres de l'histoire de leur pays.

Lorsqu'un groupe, un gouvernement, une association veulent supprimer une communauté humaine du seul fait de son identité religieuse, culturelle, ethnique, il y a génocide. Et c'est le pire des crimes

**Lorsqu'une partie de
l'humanité décide
qu'une autre partie
n'a pas sa place
dans ce monde,
toute l'humanité
est attaquée.**

contre l'humanité. Car lorsqu'une partie de l'humanité décide qu'une autre partie n'a pas sa place dans ce monde, toute l'humanité est attaquée, niée dans son unité anthropologique. Notre foi chrétienne nous donne la conviction que tout être humain est créé par Dieu, que le Christ a

donné sa vie, qu'il est mort et ressuscité pour cet être humain qui est donc appelé à vivre une vie en plénitude, qui peut recevoir le pardon, qui est aimé. Il n'appartient pas à l'homme de décider que certains de ses semblables sont indignes de vivre ou d'exister!

Le 20^e siècle a connu plusieurs autres génocides. Et jusqu'à aujourd'hui, des minorités religieuses ont à subir de terribles violences au Moyen Orient. ACO *Fellowship* estime que ce centenaire ne doit pas être la simple commémoration de tristes événements du passé, mais aussi être un appel à la vigilance pour que tout discours visant à exclure de la commu-

nauté humaine une de ses composantes soit combattu et rejeté fermement.

Avec les hommes et les femmes de bonne volonté de toutes origines, au nom de la dignité inaliénable des victimes, l'ACO veut être un témoin de ce qui est alors arrivé et qui a brisé tant d'existences humaines. Elle veut aussi être témoin du Christ, qui appelle l'humanité entière à une vie réconciliée.

ACO *Fellowship* invite toutes les Eglises membres, de même que les autres Eglises et communautés locales en Orient et en Occident à consacrer un dimanche à la commémoration de cet événement durant l'année 2015, soit au plus près du 24 avril, soit lors de la traditionnelle journée de la Règle d'Or du 2^e Avent, soit à un autre moment, selon le souhait et le rythme de chaque communauté.

les 6 partenaires de l'ACO Fellowship
communauté d'Eglises et d'œuvres protestantes,
France, Suisse, Pays-Bas et Liban, Syrie, Iran



Le myosotis,
logo du centenaire
du génocide.

Génocide arménien et chrétiens d'Orient, une sinistre résonance

par Christian Makarian* directeur délégué de l'Express



Cent ans après les faits, le Génocide des Arméniens continue à faire couler de l'encre. Non seulement parce qu'il n'est toujours pas reconnu par le pays où il fut perpétré, mais aussi parce que la situation présente des chrétiens d'Orient évoque étrangement cette réminiscence tragique. Il y a, hélas, une actualité ininterrompue du génocide en terre d'islam et une sinistre résonance entre 2015 et 1915. Contrairement aux apparences, qui voudraient que ce crime contre l'humanité relève désormais du chapitre inachevé de la mémoire, le génocide des Arméniens prend sous nos yeux une portée universelle. Il suffit d'observer le désastre qui accompagne l'exil forcé des chrétiens d'Irak ou de Syrie ou les persécutions que subissent les Yézidis. Meurtres, exactions de toutes sortes, viols, enlèvements, rackets, humiliations, tout est fait par les extrémistes musulmans pour éliminer la présence chrétienne de la terre d'Orient.

Si bien que la cause humaniste ne consiste plus seulement à défendre des minorités persécutées, mais à défendre l'humain en tant que tel, le principe même qui fait de chaque homme et de chaque femme un être libre, digne de vivre selon les choix inaliénables de sa conscience. Faire coïncider implacablement, contre toute tradition historique, l'islam et le monde arabo-turc, tel est le projet ravageur de Daech et des autres groupes radicaux; c'est faire de l'Homme un objet, soit le contraire d'une créature. Selon ce plan diabolique, les chrétiens, mais aussi toutes les communautés autres que les sunnites, doivent disparaître afin que la culture de la tolérance et de la cohabitation, qui fit durant des millénaires la riche complexité de l'Orient, soit à jamais anéantie. Le pire est que les auteurs de ces démonstrations d'horreur les commettent en prononçant le nom de Dieu.

De la masse de documents et de témoignages publiés en cette année du centenaire, il ressort que les faits étaient connus, en 1915, dès leur accomplissement. Durant la Première guerre mondiale, de nombreux témoins dignes de confiance ont relaté le caractère catastrophique des événements survenus dans l'empire ottoman et l'on ne peut qu'être frappé de la justesse de leurs analyses. Elles n'ont pourtant pas permis d'arrêter l'enchaînement des destructions ni l'anéantissement d'un peuple, établi sur les terres de ses ancêtres depuis des millénaires, accroché à sa foi comme un naufragé à son radeau. C'était la guerre, et les grandes puissances se déchiraient entre elles partout en Europe; hormis quelques cercles d'intellectuels informés, il n'y avait pas de place pour la compassion, encore moins pour l'action et le secours.

Mais aujourd'hui? L'Europe vit en paix, enfin, même si cet acquis demeure fragile, comme le montrent les tensions qui opposent la Russie et l'Ukraine et les pulsions nationalistes qui ne demandent qu'à resurgir dans plusieurs zones. Or cet équilibre relatif s'accompagne de la même impuissance, en tout cas d'une forme de passivité, vis-à-vis des minorités persécutées en Orient.

Il revient désormais aux chrétiens d'Europe d'attirer l'attention de tous leurs contemporains - croyants ou humanistes non croyants - et de se mobiliser non seulement pour leurs frères d'Orient mais, au-delà, pour tous ceux qui souffrent de l'idéologie qui sert d'argument au Génocide de 1915. C'est le témoignage de foi qui nous est aujourd'hui demandé. ■

C.M.

* Christian Makarian est membre du conseil d'administration de l'association SPFA: Solidarité protestante France-Arménie.

Le Levant n° 104 | 86^e année: revue annuelle de l'Action Chrétienne en Orient, 7 rue du Général Offenstein, 67100 Strasbourg |

+33 (0)3 88 40 27 98 | aco.france@gmail.com | www.aco-fr.org | CCP: 135 36 Y Strasbourg.

Correspondant en Suisse: DM-échange et mission, Chemin des Cèdres 5, CH 1004 Lausanne +41 21 643 73 73 | secretariat@dmr.ch | www.dmr.ch.

Directeur de la publication: Albert Huber | **Rédaction:** Albert Huber, Sylviane Pittet, Thomas Wild avec la participation d'Anie Boudjikianian à Beyrouth.

Maquette, imprimeur, dépôt légal: Serge Bitsch et Albert Huber | Valblor | 4^e trimestre 2015.

Couvertures: page 1: Mémorial du génocide à Erevan, le 24 avril 2015, page 24: Khatchkar pl. église St-Sauveur à Gumri.

Photos: Albert Huber | photos n/blanc: bibliothèque Nubar de l'UGAB | pages 19: Thomas Wild | encart: DM et Régine Hunziker.

Le Levant, annuel: 4 € | **Eglise Missionnaire**, trimestriel avec un dossier ACO: 5 € [2,50 € à partir de 10 exemplaires]

Récit de l'historien

Chronique des années de massacre

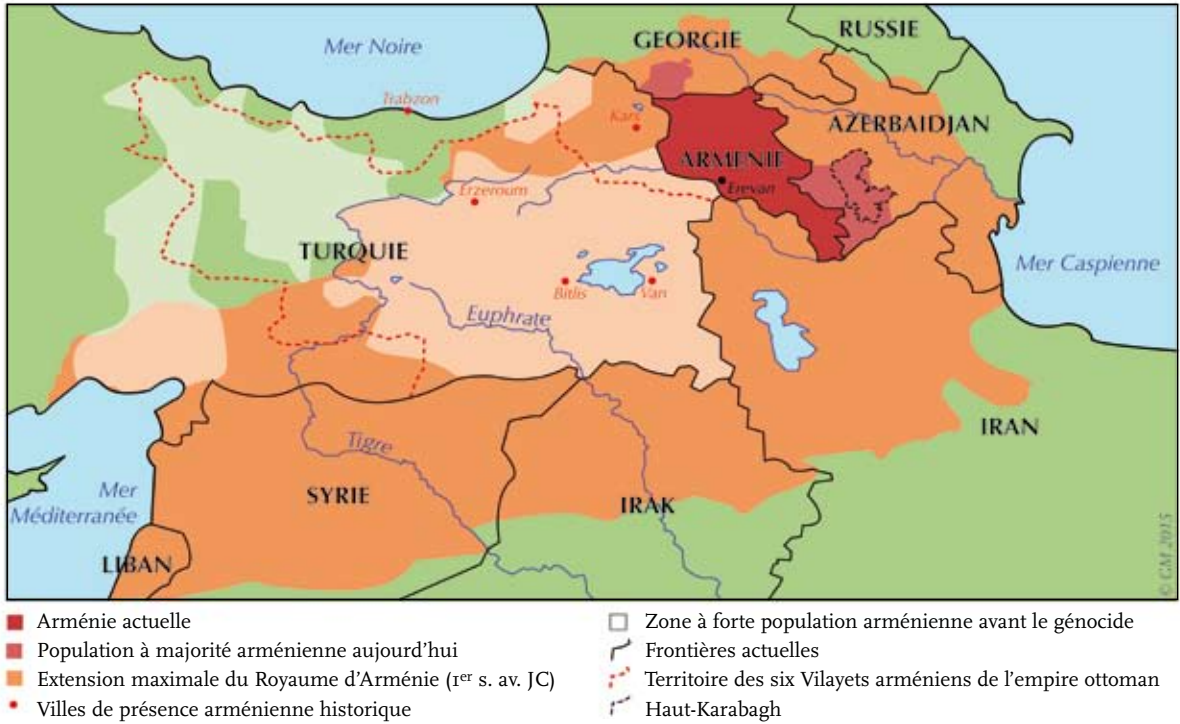
D'AVRIL 1915 À JUILLET 1916, UN MILLION ET DEMI D'ARMÉNIENS DE CONFESSION CHRÉTIENNE QUI VIVENT ALORS SUR LE TERRITOIRE ACTUEL DE LA TURQUIE, PÉRISSENT DU FAIT DE DÉPORTATIONS, FAMINES ET MASSACRES DE GRANDE AMPLEUR.

Dans l'Empire ottoman du début du XX^e siècle, le projet du Comité Union et Progrès [CUP], envisageant la création d'un État-nation turc, renfermait l'idée latente d'exclusion des groupes non-turcs. Les pertes territoriales, notamment l'humiliante défaite enregistrée lors des guerres balkaniques (1912-1913), ont favorisé une radicalisation des membres du comité central jeune-turc et un processus de stigmatisation préparant l'opinion publique à la *punition* qui allait être infligée aux Grecs et aux Arméniens durant la Première Guerre mondiale.

Processus de radicalisation et prise de décision

L'entrée en guerre au côté de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie a engendré un contexte propice à la destruction des éléments non-turcs de l'Empire ottoman et des Arméniens en particulier. Elle a permis la mobilisation, dès le début d'août 1915, des Arméniens de 20 à 40 ans, officiellement désarmés à partir du 28 février 1915, puis leur élimination, laissant sans défense la société arménienne.

L'Arménie : une histoire complexe



L'homogénéisation ethnique de l'Asie Mineure, projetée par les chefs du CUP, prend la forme d'une entreprise d'extermination systématique des Arméniens et des Syriques.

La décision d'entamer le plan d'extermination des Arméniens a été prise entre le 20 et le 25 mars 1915, au cours de plusieurs réunions du Comité central jeune-turc.

La première phase de la destruction d'avril à octobre 1915

Après l'élimination des conscrits arméniens, sorte de préalable, le CUP a procédé à l'arrestation des élites politiques, économiques, intellectuelles, religieuses, dont les listes avaient été préalablement préparées, à Istanbul comme dans les villes de province dans la nuit du 24 au 25 avril 1915.

En province, les autorités turques ont recours à un décret, publié le 24 avril 1915, ordonnant la réquisition des armes, exigeant que, dans un délai de cinq jours, soient déposées auprès des commandants militaires les armes détenues par les particuliers.

Ce dispositif général, qui vise plus spécialement les Arméniens, permet aux autorités de pénétrer dans les maisons, les établissements scolaires, les églises, pour y opérer des perquisitions, de procéder à des interrogatoires musclés, d'emprisonner les notables locaux, de les soumettre à la torture et, plus généralement, d'ancrer la population arménienne dans un statut de suspect, de coupable.

Ces exigences mettent les institutions arméniennes locales dans une situation très délicate, ne pouvant en principe refuser de coopérer avec les autorités sous peine d'être qualifiés d'insurgés. Elles sont devant un terrible dilemme, puisqu'on leur confie la responsabilité de procéder elles-mêmes à la collecte des armes, voire de dénoncer ceux qui refuseraient de les livrer, alors qu'elles sont conscientes que, sans armes, la population est à la merci des pillards ou des membres des tribus.

Massacres, déportations et marches de la mort

Bien que déjà entamée dans certaines régions, la déportation de la population arménienne des vilayets orientaux d'Erzerum, Van et Bitlis n'est officiellement décidée par le conseil des ministres que le 13 mai 1915. Le 23 mai, la Direction de l'installation des tribus et des émigrants (Iskân-i Açâyırın ve Muhâcırın Muduriyeti [IAMM]) informe les provinces que les déportés peuvent être installés dans le vilayet de Mosul. Quelques semaines plus tard, le 7 juillet 1915,

l'IAMM étend les zones destinées à «accueillir» les déportés aux sancak de Der Zor, du Hauran et de Kerek, correspondant pour l'essentiel à des régions désertiques où il est pratiquement impossible de survivre.

L'examen, région par région, du processus de déportation et d'élimination montre que les populations arméniennes des six provinces orientales, considérées comme leur terroir historique, ont été visées en priorité par le plan d'extermination, alors que la



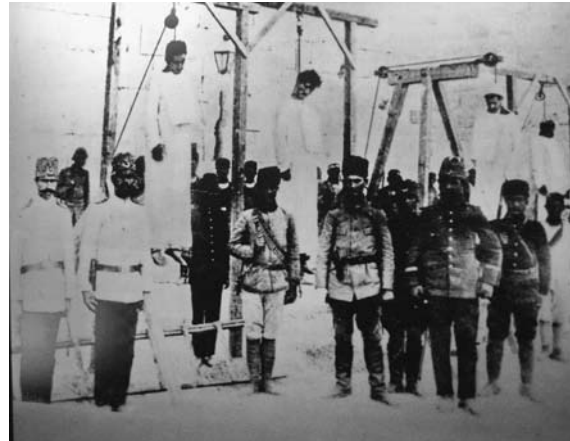
Orphelins arméniens à Merzifon, sur les rives de la Mer Noire, en 1918.

déportation des membres des colonies arméniennes de l'ouest anatolien, plus tardive, apparaît comme une mesure complémentaire. À l'Est, le plan a prévu une extermination immédiate des hommes, conscrits ou pas, ou une utilisation rationnelle de leur force de travail, contrairement aux régions ouest, dont les hommes ont été déportés avec leurs familles.

D'avril à août 1915, 306 convois de déportés, visant 1040 782 Arméniens, principalement des femmes et des enfants, sont mis en route vers les camps de concentration de Syrie et de Mésopotamie : les déportations se concentrent sur les mois de juin (225 499 déportés), juillet (321 150) et août (276 800).

La deuxième phase de la destruction de février à décembre 1916

L'ultime étape du processus de destruction vise les rescapés, pour la plupart originaires d'Anatolie et de Cilicie et, dans une moindre mesure, des provinces arméniennes. Ces nouvelles violences ont pour cadre principal la vingtaine de camps de concentration de Syrie et de Mésopotamie mis en place à partir d'octobre 1915 par l'IAMM, dont le directeur, ●●●



Pendaison d'Arméniens. Anonyme.

●●● Muftizâde Çûkrû Kaya bey, a été délégué à Alep fin août 1915 pour y établir une sous-direction chargée des déportés. Celle-ci a été confiée à Abdûlahad Nuri.

La coordination entre l'IAMM, un organisme dépendant du ministère de l'Intérieur, et la Teskilât-i Mahsusa, dépendant directement du Comité central jeune-turc, constitue indiscutablement le cœur du dispositif de destruction des centaines de milliers de déportés qui sont parvenus dans la région.

Les camps gérés par la direction des Déportés étaient situés sur trois axes principaux : l'un suivant la ligne de chemin de fer du Bagdadbahn, avec les camp de Suruc, Arabpunar et Ras ul-Ayn ; le deuxième situé sur un axe Islayie-Alep, avec les camps principaux à Mamura, Bab, Laie, Tefrice, Akhterim, Rajo, Katma, Azaz et Munbudj, et le troisième, appelé la Ligne de l'Euphrate, de loin le plus dense et le plus meurtrier : s'y succèdent, tout au long de l'Euphrate, les camps de Meskene, Dipsi, Abuharar, Hamam, Sebka/Rakka qui ont pour terminus Der Zor/Marât.

D'octobre 1915 à mars 1916, la masse des déportés s'est réduite progressivement sous l'effet des maladies et de la malnutrition : on relevait à certaines périodes de l'année plusieurs centaines de morts chaque matin dans les camps. En février 1916, près de 500 000 déportés sont encore vivants, dispersés entre Alep et Damas ou l'Euphrate et Zor. Le 22 février 1916, le ministre de l'Intérieur, Mehmed Talat, ordonne la liquidation des derniers Arméniens internés dans les camps de concentration de la ligne de l'Euphrate.

L'opération a visé le camp de concentration de Ras ul-Ayn. En cinq jours, à partir du 17 mars 1916, on a procédé à la liquidation des 40 000 internés du camp. Un «inspecteur général» des Déportations (Sevkiyat), Ismail Hakki bey, arrivé en août 1916, a

coordonné le nettoyage de tous les camps de concentration, depuis Meskene jusqu'à Zor : de juillet à décembre 1916, le préfet Salih Zeki procède à l'extermination de 192 750 déportés regroupés à Der Zor, sur les sites de Marât, Suvar, Cheddadiye, Haseke et Markade.

Le bilan de ces violences de masse

Les rescapés recensés à la fin de la guerre peuvent être classés en deux catégories principales : quelques milliers d'enfants et de jeunes filles enlevés par des tribus bédouines, récupérés après l'armistice d'octobre 1918 ; plus de 100 000 déportés, surtout ciliciens, expédiés sur l'axe Alep-Homs-Hama-Damas-Maan-Sinaï, employés pour la plupart dans des entreprises travaillant pour l'armée, que l'armée britannique découvre, dans un état indescriptible, lors de sa lente conquête de la Palestine et de la Syrie, en 1917 et 1918.

On a par ailleurs recensé plusieurs dizaines de milliers de rescapés au Caucase et en Perse, ainsi qu'environ 80 000 à Constantinople, une dizaine de milliers à Smyrne, quelques milliers en Bulgarie.

Plus des deux tiers de la population arménienne de l'Empire ottoman - environ deux millions d'âmes à la veille de la Guerre - a été exterminée au cours de la Première Guerre mondiale, soit environ 1 300 000 Arméniens, auxquels il faut ajouter les victimes des opérations militaires et des massacres opérés par l'armée ottomane et ses affiliés paramilitaires en Azerbaïdjan iranien, en Azerbaïdjan russe et dans le Caucase contre les populations civiles arméniennes, soit un total sans doute proche d'1 500 000 personnes. ■

RAYMOND KÉVORKIAN

Professeur à l'Institut français de géopolitique, Université Paris VIII Saint-Denis

Le droit des Arméniens de vivre et de travailler sur le territoire de la Turquie est totalement aboli. [...] Femmes, enfants quels qu'ils soient, même ceux qui sont incapables de se mouvoir, faites-les sortir de là [leur habitation] et ne laissez pas prise à la population pour les défendre. La population met par ignorance ses intérêts matériels au-dessus des sentiments patriotiques, et n'est pas à même d'apprécier la politique que le gouvernement suit à ce propos. Informez les fonctionnaires qui se chargent de cette affaire que, sans craindre les représailles, ils doivent travailler à atteindre le véritable but.

Télégramme de Talaat Pacha, ministre de l'intérieur turc, à la préfecture d'Alep en Syrie, le 15 septembre 1915

Les réflexions du théologien

Le Génocide un siècle plus tard

RENDRE HOMMAGE AUX DESCENDANTS D'UNE HISTOIRE TRAGIQUE. FAIRE MÉMOIRE AVEC EUX D'UN PASSÉ DOULOUREUX. ET À L'HEURE DES ÉVÉNEMENTS ACTUELS DU PROCHE-ORIENT, OSER DES PISTES D'OUVERTURE ET D'ESPOIR, VERS UN VIVRE ENSEMBLE POSSIBLE, LÀ-BAS... ET ICI.



Camp de réfugiés arméniens à Aintab, dans le sud-est de l'Anatolie en Turquie.

Je ne vous parle pas du génocide arménien comme historien, mais comme humain de la catégorie arménienne. Mon domaine personnel est la théologie : cela m'a permis d'établir de nombreux développements. Parmi les 1,5 million de victimes se trouvaient la moitié des frères et sœurs et autres parents de mon grand-père paternel, la moitié des frères et sœurs et autres parents de ma grand'mère paternelle, presque toute la proche famille de mon grand-père maternel, et quelques membres de la famille de ma grand'mère maternelle. Des millions de propriétés ont été récupérées par d'autres, les titres de propriété remontant à 1919 sont la preuve tangible des pertes matérielles de ma famille. Sans parler de ce que nous avons perdu culturellement, politiquement, socialement, et émotionnellement.

Cette réflexion est une recherche effectuée par l'un des descendants des survivants du Génocide : quel sens puis-je trouver à tout cela aujourd'hui ? Pour moi, le Génocide représente *une mémoire restée ouverte, une spiritualité de pèlerin, et une quête de responsabilité morale.*

Une mémoire qui reste ouverte

Abasourdis par le choc personnel et collectif qu'ils ont subi, les survivants du Génocide n'ont pas eu le temps de s'approprier l'histoire dont ils sont involontairement devenus les héros. Quelques survivants ont rédigé leurs mémoires longtemps après les événements. La mémoire arménienne du Génocide est certainement incomplète.

●●● Mais quel service toute mémoire d'un génocide rend-elle à l'humanité si le mal est toléré? A quoi sert la mémoire officielle et archivée du Génocide? D'éminents diplomates (britanniques, allemands, français, américains, russes) ont envoyé leurs rapports à leurs gouvernements, mais cela a pesé moins lourd que les intérêts de leurs administrations... Et si après un siècle d'accumulation de mémoire par les médias, un journalisme négationniste est tout aussi efficace que toute la documentation amassée?

La mémoire mène à des choix. La mémoire chrétienne nous permet de nous rendre compte que c'est un choix de vie qui nous est donné. La mémoire peut nous conduire à l'espérance que les fidèles, vivants et morts, vivent dans la résurrection du Christ. Notre histoire n'est pas séparée de l'histoire de celui qui a souffert pour nous, et qui nous a délivrés. La mémoire chrétienne nous situe aussi dans celui du témoignage de l'Eglise, y compris de ses martyrs, des porteurs de la bonne nouvelle, et des prédicateurs de la paix.

Pour que la mémoire puisse être reconstruite pour nous d'une manière chrétienne, les faits et les chiffres, les documents et les cartes, les images et les récits doivent se rencontrer sans blocage psychologique ou politique. L'Esprit vivifiant de Dieu doit synthétiser toutes ces composantes. Cet Esprit a permis à beaucoup d'Arméniens d'affronter les récits les plus tragiques avec force et espérance. Mais la mémoire du Génocide ne devrait pas être la responsabilité de la victime. Si la mémoire a un tribunal, alors il faut que le criminel retourne sur la scène du crime. C'est la lourde charge du criminel d'affronter la mémoire et de la travailler avant les survivants. Le criminel doit porter les deux aspects de la charge mémorielle: se confronter à sa propre mémoire du crime, et vivre la rencontre avec la mémoire blessée des victimes. L'identité et la spiritualité arméniennes ont été forgées durant un siècle dans l'attente du retour de l'auteur du Génocide sur la scène du crime.



Charnier arménien. Anonyme.

« Nous n'oublierons jamais » en a été un slogan. Savoir que faire avec la mémoire est un combat épuisant pour les Arméniens et leurs sympathisants. J'appellerai cette attente la « spiritualité de pèlerin ».

Une spiritualité de pèlerin

La présence arménienne dans beaucoup de pays après le Génocide a rapidement évolué du statut d'Arméniens survivants à celui de réfugiés en situation précaire, de personnes à la recherche de leur famille, puis de communautés créant des institutions, jusqu'à une diaspora organisée, dynamique et reconnue. Cela a pris quelques 25 années.

Un théologien ne peut pas appeler cette transition douloureuse de la chance, ou une prédisposition génétique, ou le seul fruit d'un soutien extérieur. C'est le fruit d'un pèlerinage spirituel collectif national: la vie est mémoire, la vie est aussi un pèlerinage.

La période 1915-1935 est un tel pèlerinage. Le silence des pères et des mères arméniennes sur les souffrances qu'ils enduraient; leur zèle immédiat pour reconstruire là où ils ont trouvé refuge; leur aspiration à construire des relations pacifiques là où ils se sont installés; leur gratitude envers les communautés qui les ont accueillis; leur approche pleine de finesse et d'attention de la religion musulmane; leur décision de faire du 24 avril une date plus religieuse que politique; leur volonté de mettre l'accent non point sur une communauté dans la douleur mais sur une communauté dans le progrès, s'agrippant à la plume, à l'église, au compatriote, au futur des enfants, décrivant leur expérience comme une résurrection avec le Christ: tout ceci est spiritualité de pèlerin.

Dans ce pèlerinage, il y a la conscience que la vie se réalise dans la relation et non dans le repli sur soi. Une spiritualité chrétienne du pèlerinage ne sépare pas le spirituel, l'ecclésial, le politique, le physique, le financier, le social, de ce qui est profondément personnel, elle se soucie de la manière dont toute notre vie est connectée à notre relation à Dieu. La fin du Génocide muée en pèlerinage devrait être un appel arménien à se joindre les uns aux autres dans le pèlerinage permanent comme peuple de Dieu.

Une quête de responsabilité morale

Les génocides sont toujours projetés et planifiés. Ils sont une démonstration grave et répétée de la chute de l'humanité, caractéristique de l'humanité qui laisse tomber la grâce du Créateur et l'amour salvateur de Christ.

Le Génocide avait un contexte qui le portait: je veux parler des massacres restés impunis qui avaient eu lieu auparavant en 1894-1896, 1909, de la culture



Evacuation de réfugiés arméniens à la gare d'Adana, sur la rive méditerranéenne de la Turquie, en 1921.

ottomane d'arrogance, de la transformation de la religion ou de l'identité nationale en une arme de destruction des autres plutôt que de s'en servir pour le développement de tous. Le monde a alors toléré ce contexte, même s'il n'aimait pas le texte. Quelle responsabilité portée par ceux qui ont fermé les yeux? C'est une question morale que l'on ne peut éviter.

Il y a un danger de confusion entre exigences politiques et appels à une responsabilité morale. Le monde arménien est entré dans une discussion moins émotionnelle, plus rationnelle sur les responsabilités du Génocide, et n'identifie plus tout turc du passé ou du présent avec un génocidaire, ainsi, la question du pardon a connu un glissement: l'objectif s'est déplacé vers des demandes qui vont au-delà de la reconnaissance. Face à cela, la Turquie, dans son déni, se charge d'une nouvelle responsabilité.

Honnêtement, s'il n'y avait pas les Arméniens pour revenir sur la question du Génocide, quelle nation, quel tribunal, quelle organisation le ferait? Nous parlons des massacres de près de la moitié de la population d'une nation il y a un siècle, nous parlons aussi du vol d'une géographie, de la destruction d'une culture et de sa richesse, de la réduction en cendres d'une nation relativement aisée.

Nous ne sommes pas au service du passé, et cette attitude fait partie du redressement arménien. Une personne peut haïr ou pardonner. Mais des gouvernements doivent agir. Pour cette raison, la question qui se pose aux Arméniens et aux Turcs aujourd'hui n'est pas une question qui concerne le pardon, dans un sens émotionnel ou relationnel. La question concerne la responsabilité morale d'un système passé, la responsabilité d'un système qui se poursuit, et aussi la responsabilité morale pour un meilleur futur.

Je n'aurai aucun problème avec un citoyen turc, franc et prêt à reconnaître les actes répréhensibles de l'Empire ottoman, le négationnisme malfaisant des différents gouvernements turcs. Mais même si chaque citoyen turc est individuellement réconcilié avec les Arméniens, pour autant la responsabilité collective et formelle de l'actuel gouvernement turc n'en sera pas diminuée.

La responsabilité morale est une norme de bonne vie humaine. Le temps ne guérit pas, et il ne corrige pas non plus les erreurs du passé. Il faut que les lois et les pratiques changent et se développent et mènent la société humaine plus près du respect et de la dignité.

En guise de conclusion

Nous ne sommes pas les maîtres de la moralité, les Arméniens ont commis leurs fautes individuelles, collectives et nationales. Le Génocide devrait mener les Arméniens à de nouveaux degrés de responsabilité, pour une cause dont nous sommes les seuls héritiers, et pour tous les peuples du monde. Il nous faut traduire notre spiritualité et notre expérience en une action morale qui donne la vie et qui sauve la vie, au bénéfice du futur de tout être humain.

Alors que notre mémoire continue à être étouffée, et notre spiritualité de pèlerinage à être nourrie, nous voudrions poursuivre notre quête de responsabilité morale, pour notre propre bien et pour le bien d'autres, y compris pour la Turquie. ■

PAUL HAIDOSTIAN

président de l'Université arménienne Haigazian à Beyrouth

traduction de l'anglais par Ernest Reichert
mise en forme par Thomas Wild

Complainte d'une petite-fille arménienne

L'improbable réconciliation

ELLE VIT ET TRAVAILLE À LAVAL. UNE JEUNE MÈRE DE FAMILLE ARMÉNIENNE DÉROULE L'HISTOIRE PERSONNELLE DE SA FAMILLE POUR ÉVOQUER TOUTE L'IMPORTANCE ET LA DIFFICULTÉ DE LA RECONNAISSANCE DU GÉNOCIDE UN SIÈCLE APRÈS.

Un miraculé du génocide. Edward Armenag Racoubian (à gauche) est un survivant du carnage turc de 1915. Il a 8 ans quand il est recueilli et caché par un Bédouin de la tribu de Jazeera (à droite) dans le désert syrien. En fuite, le reste de sa famille est massacrée à coup de couteaux sous ses yeux. Berger nomade pendant 17 ans, il a fini par être repéré par Hedwige Bull, missionnaire de l'ACO à Alep, a fait des études sur le tard et s'est retrouvé au soir de sa vie à Los Angeles. En 1962, le jeune berger prodige a réussi à retrouver à Jazeera, sous une tente bédouine, le père qui l'avait adopté il y a 47 ans... (notre photo)



Et si son pays d'adoption avait reconnu le génocide ?

Une boîte de nuit l'a remplacée. Si mon grand-père, Armen Boudjikianian, était encore parmi nous, cela l'aurait déjà fait réagir, mais ce qui l'aurait sans aucun doute vraiment bouleversé, c'est la présence d'un bureau de Turkish Airlines dans le même centre commercial, juste à deux pas de sa pharmacie.

À sept ans, Armen survécut au génocide arménien de 1915. Son père, Hovhanness, fut tué à Kharpert, petite ville de l'Anatolie orientale en Turquie, capturé et exécuté par les soldats otto-

mans, comme ses collègues, des professeurs arméniens du Collège américain Yeprat. Armen a pu fuir vers le Liban avec le reste de sa famille.

Je n'ai jamais parlé du génocide avec mon grand-père, et je n'ai jamais su ce qu'il pensait de la revendication de la reconnaissance du Génocide arménien. Le peu qu'il a écrit au sujet de la vie paisible de sa famille à Kharpert, une vie qui leur a été violemment arrachée, ne laisse cependant pas de doute pour savoir si oui ou non il aurait aimé vivre assez longtemps pour voir de ses propres yeux la Turquie reconnaître ce qui leur était arrivé.

Depuis la mort de mon grand-père, j'ai aussi perdu ma grand-tante Malvine Boudjikianian notre hopitz: elle aussi avait dû traverser le désert du Nord de la Syrie pour sauver sa vie. En cours de route, elle avait même dû voir l'enterrement de sa sœur cadette, morte de faim. Quand j'ai appris la nouvelle de la mort de hopitz à Fresno en Californie, où elle vivait après avoir fui la guerre libanaise, j'étais triste en me rappé-

lant les souvenirs que j'avais d'elle. Elle me faisait sautiller sur ses genoux, elle n'oubliait jamais de nous envoyer des cartes pour nous souhaiter un bon anniversaire, elle nous appelait pour nous raconter des histoires, bien que sa voix avec le passage du temps, s'était amincie, et son écriture de plus en plus difficile à lire. Mais mon serrement de cœur venait surtout de l'idée que le monde perdait une autre survivante du Génocide. Qu'aurait-elle ressenti si son pays d'adoption avait reconnu le Génocide? Qu'aurait-elle fait si la Turquie l'avait reconnu?

Je ne prétends pas avoir des réponses à ces questions. Il est clair cependant, que les deux sont liées, intrinsèquement. Les esprits de Malvine et de mon grand-père influencent évidemment mes idées et mes réflexions, ce qui est probablement le cas de la plupart des Arméniens quand ils pensent à leurs propres histoires de famille et quand ils supportent dans leur grande majorité, l'importance de la reconnaissance par le monde en entier, et par la Turquie de ce qui nous est arrivé.

Des années de pressions exercées par la diaspora arménienne

En fin de compte, c'est la reconnaissance du Génocide par la Turquie qui pourra déclencher le processus de guérison des millions d'Arméniens qui ont grandi avec le poids de ce crime terrible, et qui ouvrira peut-être, la voie vers une réconciliation entre Ankara et Érévan. Il est vrai que depuis une dizaine d'années, il y a eu beaucoup de progrès en Turquie: l'évocation du Génocide arménien longtemps taboue nourrit aujourd'hui les discussions ouvertes dans les médias, de même que dans la classe intellectuelle. Et une curiosité réelle s'est emparée de certains membres du grand public.

Là aussi, les points de vue sont influencés par les fantômes du passé. Pour le Turc moyen, les questions soulevées par cette réévaluation de l'histoire de leur pays sont tortueuses et difficiles. Elles demandent l'oubli des notions préconçues sur la naissance de leur république moderne et l'abandon d'un passé idéalisé qui glorifie leur nation. Elles demandent l'acceptation et la compréhension de l'idée que certains de leurs ancêtres ont joué un rôle de premier plan dans l'exécution du premier crime contre l'humanité du 20ème siècle.



Orphelins arméniens débarquant à Beyrouth en 1922.

Même si les efforts des Turcs à aborder ces questions difficiles sont encourageants, ils sont relativement rares, et il ne faut pas perdre de vue le fait que cette transformation progressive ne s'est pas produite toute seule comme par magie.

Ce n'est pas spontanément que la société civile turque a commencé à réexaminer son passé. Ce sont des années de réclamations et de pressions exercées par la diaspora arménienne pour la reconnaissance du génocide, à la fois par leurs pays d'adoption et par Ankara, qui ont abouti à ces changements.

Supposons ces soixante dernières années sans les revendications de la diaspora, supposons bien au contraire qu'on n'aurait gardé que les commémorations relativement calmes de la communauté arménienne d'Istanbul, rien n'aurait changé dans l'attitude du gouvernement turc à propos de la vérité de ce crime contre l'humanité.

Un message clair de tolérance zéro

Outre son effet sur la politique interne de la Turquie, la reconnaissance internationale nous fortifierait tous dans notre compréhension de ce qu'est un génocide, et continuerait d'envoyer un message clair de tolérance zéro envers les régimes génocidaires du monde.

Le Génocide arménien deviendrait un de plus dans la série de crimes contre l'humanité dénoncés par les pays civilisés, un de plus à apprendre dans la lignée des leçons d'histoires ensanglantées, un de plus pour que les chefs d'État fassent la promesse du *plus jamais*. ■

LORY TANELIAN
chargée de marketing

Reportage

Tremblement de cœur pour un coin de Caucase

L'ARMÉNIE : UNE TERRE, DES HOMMES. VOYAGE À L'INTÉRIEUR DU PREMIER ETAT CHRÉTIEN DU MONDE, SA SOCIÉTÉ, SA CULTURE, SES TRADITIONS, SON ÉCONOMIE, SA GÉOPOLITIQUE...

On la nomme *doudouk*, cette flûte enchanteresse au chant grave, poignant, infiniment nostalgique. En prélude à une échappée en Arménie, en écouter quelques notes prépare amoureusement au contact de ce peuple particulièrement attachant, confiné au cœur du Caucase, dans l'étroit sanctuaire imposé par la soviétisation en 1921. Et meurtri à tout jamais par le génocide perpétré par le

gouvernement ottoman des Jeunes Turcs en 1915. L'obsession criminelle de ces derniers, méthodiquement appliquée, a durablement traumatisé une société plusieurs fois millénaire. L'événement choc reste jusqu'à ce jour farouchement nié par les héritiers des bourreaux d'hier.

Erevan, une capitale contrastée

Jour J. L'aéroport de la capitale Erevan, neuf et rutilant, fait paraître fané le terminal de Roissy 2 quitté sept heures plus tôt à bord d'un Airbus d'Aeroflot via Moscou. Voici sans doute l'un des nombreux signes de la générosité de la diaspora arménienne : deux Arméniens sur trois vivent aujourd'hui hors de leur terre d'origine. Mais sitôt passées les portes, le pathétique post-soviétique saute aux yeux.

La nuit cachant les immeubles sans âme - construits dans une architecture minimaliste sous Kroutchev, puis Brejnev - au bout de rues et de trottoirs défoncés, la capitale arménienne éblouit avec sa place de la République au centre de la capitale. Les arcades de pierre rouge, savamment éclairées, donnent un instant l'idée d'une grande ville, métropole de 1,2 million d'habitants qui rassemble plus du tiers de la population de la petite république. Cette ancienne bourgade dilatée au XX^e siècle par les afflux de réfugiés, ravagée dix fois par les tremblements de terre et les conquérants arabes, mongols, persans et turcs, ne manque pas d'âme. Reviennent alors en tête les tendres inflexions de la *doudouk*. Celles qui se lisent sur les visages autochtones croisés dans la rue. Yeux noirs perçants aux larges cils, des sourcils fortement dessinés qui évoquent les arches omniprésentes dans l'architecture locale. Hommes à l'air fatigué dans leurs vestes de cuir à la soviétique, jeunes femmes juchées sur des talons-aiguilles, tous partagent un même regard qui accroche.

Joueur de *doudouk* devant l'église *Catholike*, l'historique et la contemporaine, à l'architecture arménienne caractéristique, au centre d'Erevan.



Architecture autochtone aux arcades de pierre rouge, place de la République, au cœur d'Erevan.

Avoir vingt ans à Erevan

Liana, jeune juriste

« Je ne m'imaginais pas ma vie ailleurs qu'en Arménie. Avec l'aide de mes parents j'ai réussi à faire des études. Malgré les problèmes sociaux, il fait bon vivre dans un pays où la famille, la culture, la tradition sont des valeurs fortes. Je me sens à l'aise dans l'ambiance d'une société aux rapports humains authentiques. »

1915 - 2015, cent ans après le Génocide

Rendez-vous incontournable en cette année du centenaire du génocide : la marche silencieuse vers le mémorial du lieu-dit *Tsitsernakaberd* - la Forteresse aux hirondelles. Tout un symbole sur l'une des collines aux portes de la ville. On ne voit plus que des myosotis à Erevan - « ne m'oubliez pas » en langue locale - logo officiel de la commémoration, décliné en pin's, en autocollants à l'arrière des voitures, ou encore en affiches géantes à côté du slogan : « Je me souviens et l'exige », sous-entendu : la reconnaissance du massacre. Une affiche en particulier frappe : côte à côte, deux moustachus de funeste mémoire : Adolf Hitler et Mehmet Talat Pacha, premier ministre des

Jeunes Turcs, l'un des bourreaux en 1915. Hélas, jusqu'à nos jours, contrairement au peuple juif, celui d'Arménie est toujours cruellement interdite de deuil.

Ce 24 avril 2015 donc, [voir pages 16 et 17] sous le frais soleil d'un dimanche de printemps, Armen, Gayané, Boros et les autres accomplissent leur devoir de mémoire contre l'oubli, comme chaque 24 avril, jour férié. Par dizaines de milliers, une simple fleur à la main, dans un cortège sans fin, ils gravissent au ralenti la mythique colline. Dans un silence impressionnant, ils convergent vers un sobre mémorial du génocide pour s'y recueillir, se signer et ●●●



Parc de la cathédrale St-Grégoire à Erevan : l'Arménie est considérée comme l'une des plus fortes nations échiquéenne.



Avoir vingt ans à Erevan au pied du mont Ararat, la montagne sacrée.

●●● déposer leur fleur. L'étranger de passage, cheminant dans leur ombre, est touché par leur leur dignité, leur retenue, leur solennité. Et par la force de leur silence habité de larmes, un siècle après.

Le Génocide et son million et demi de victimes ? « Toutes les familles restent bouleversées, la souffrance continue à se loger dans le corps entier, confie Mané Archakian, étudiante. Dès notre petite enfance, nous avons entendu parler du Génocide et de sa négation par les Turcs. Tous les Arméniens grandissent avec ce poids, même ceux qui ne s'intéressent pas à la politique ou à l'histoire. » Armen Khatchikian, universitaire historien, croit lui en la réconciliation avec le voisin turc. « Un ennemi n'est pas éternel, les peuples n'ont pas ce droit. Pour surmonter la situation, victimes et assassins, les deux parties, ont à s'approcher, l'âme libre. La reconnaissance du Génocide pourra forcer ce chemin... » Depuis son bureau de doyen de la faculté d'Etat de théologie [apostolique], Mgr. Anouchavane Jamkotchian affirme que : « pour mon peuple et moi, la reconnaissance est une question morale. En notre âme et conscience, sans cesse, il nous faut lutter pour son avènement. C'est notre devoir face au monde entier. L'Allemagne a eu le courage de reconnaître la shoah, une tragédie qui n'aurait pas eu lieu si les faits autour de notre massacre de 1915 avaient été formellement reconnus. » Quant à Nona Voskanyan, professeur de musique au Conservatoire d'Etat, elle refuse d'entrer dans le jeu de la victimisation. « Dois-je porter indéfiniment le fardeau historique du Génocide, associer sans cesse l'Arménie à des massacres ? Pour moi, s'il est une année importante, c'est 1991, le jour de notre indépendance. » [NDLR : après l'URSS]

L'Eglise apostolique : un refuge

Tout au long de ces pérégrinations arméniennes, va s'élever la voix d'Hasmik Barkhudaryan, fille d'un chef d'orchestre de renom, interprète à SPFA (Solidarité protestante France Arménie), l'ONG humanitaire du charismatique pasteur Samuel Sahagian. « L'Arménie est un pays où chacun peut parler librement : il n'y a pas de Sibérie, pas de goulag chez nous. On s'accroche très fort, n'a-t-elle de cesse de répéter, à notre art et à notre culture, à notre Eglise apostolique, à notre foi. Ce sont nos refuges pour traverser toutes les années noires et froides, les 24 avril, les tremblements de terre, les crises économiques... La sauvegarde de notre identité est à ce prix. » « L'identité arménienne, je la sens très fort au fond de moi, poursuit pour sa part Irina Igithkanyan, présidente de l'association Delta Culture et femme de l'ambassadeur d'Arménie aux Nations Unies. Notre capacité d'intégration et de résistance qui nous fait travailler dans n'importe quelles conditions sans avoir peur de recommencer à zéro, notre vivier de talents musicaux, entre autres - la culture est le meilleur ambassadeur d'Arménie -, notre foi qui nous fait grandir... ainsi se décline notre joie de vivre, celle qui nous fera partager jusqu'au dernier morceau de pain, dans une situation socio-économique souvent complexe, sur les traces du passé tragique enduré par notre peuple. »

Les richesses enchâssées dans le petit territoire caucasien sont historiques et sacrées. Et elles ne manquent pas de séduire, comme par magie. Les monastères aux formes harmonieuses et pures, sous leurs clochers pointus, résistent depuis le VI^e siècle aux terribles séismes de la Transcaucasie. Celui de Khor Virap, dominé par le mont Ararat, la montagne sacrée sur laquelle s'est échouée l'arche de Noé, a servi de prison à Grégoire l'Illuminateur, qui a évangélisé le roi Tiridate IV au tout début du IV^e siècle, faisant de l'Arménie le tout premier Etat chrétien. Tout en majesté, le grand monastère d'Etchmiadzine est le Saint-Siège de l'Eglise apostolique arménienne qui



Au sud du pays, au monastère historique de Noravank, la prière du père Sahak.

Avoir vingt ans à Erevan

Tatev, jeune cadre bancaire

« Ma jeunesse a été difficile. Au chômage après le terrible tremblement de terre de 1988, mon père est parti travailler en Russie pour financer mes études et celles de mes frères et sœurs. Tous, nous travaillons aujourd'hui et pouvons rembourser nos parents. Je suis plutôt optimiste pour l'avenir : je vois une jeunesse qui fait pas mal d'efforts pour tenter de construire notre petit pays. »

rassemble quelques 90 % d'Arméniens. Avec l'alphabet arménien, inventé en 405 par le moine Mesrob Machtots, cette Eglise historique constitue l'un des piliers de l'âme arménienne. Elle a beaucoup souffert du pouvoir stalinien, qui a fait exécuter quelque 1 500 prêtres entre 1930 et 1947. Grâce à Karékine II, l'actuel catholicos - le chef de l'Eglise arménienne -, le nombre d'ecclésiastiques est remonté à 350 depuis l'indépendance, en 1991.

Partout, dans les églises, les cimetières, au bord des routes parfois, le voyageur tombe sous le charme de grandes dalles de pierre ornées de croix, les khatchkars, [voir page 24] évocateurs de la piété populaire. Plus que l'art de l'icône orthodoxe, les apostoliques arméniens - qui, à la différence des orthodoxes, ne reconnaissent que la seule nature divine du Christ - ont pratiqué la sculpture. Leurs pierres-croix sont toutes différentes et leurs motifs préfigurent l'abstraction d'un certain art musulman : à la place du Crucifié [du supplice], une représentation de l'arbre de vie toujours à huit pointes [la rédemption].

Une économie sinistrée

« Aujourd'hui nous avons la lumière, mais nous n'avons plus l'espoir. Autrefois, nous n'avions pas la lumière, mais nous avions l'espoir. » témoigne Mané. « Ma grand-mère prétend que nous vivions bien mieux sous les soviets. On pouvait voyager deux fois par an pour pas cher. [NDLR : à Moscou] Et tout le monde avait du travail. Aujourd'hui, on ne le trouve plus que dans l'administration et les services municipaux, les écoles et l'hôpital... » Avec humour et lassitude, elle évoque le vague à l'âme de ses concitoyens. A l'évidence, depuis son indépendance de l'URSS, son pays n'a pas retrouvé le moral. Économiquement sinistré - un taux de pauvreté croissant estimé à 50 % en 2014, contre 33 % en 2013 -, sous-administré, il continue de se vider de ses habitants, malgré un indéfectible attachement à leur petit coin de terre. « En Arménie, affirme Hasmik, on peut juste encore produire des cerveaux, mais ils s'en vont. Les 600 km de frontières fermées avec la Turquie asphyxient notre économie. Dans ce blocus territorial, exporter coûte plus cher que produire. Tout part à grands frais en avion

pour la Russie. En saison, les abricots se vendent 250 drams [0.50 €] le kg sur les marchés à Erevan et 10 000 drams [20 €] sur ceux de Moscou... » Pour sa part, Harout Nercessian, cadre en poste à la minoritaire Eglise évangélique [protestante] d'Arménie, pour justifier une économie qui se détériore, invoque la situation géopolitique : la crise chez l'historique partenaire russe en conflit avec l'Occident, la mésentente des politiques arméniens, la situation de guerre au Haut-Karabach - pas une semaine sans l'annonce de soldats arméniens tombés au front. « Les jeunes informés et éduqués sont de plus en plus inquiets et quittent le pays, avec tous les effets négatifs que cela entraîne. »



A l'image de Gumri, ville du nord, le pays est économiquement sinistré.

« Sous la cendre des ans, sous les amas de pierres, l'espoir reste permis, jeune et tendre Arménie... » seront les dernières paroles rapportées d'Arménie. Une chaleureuse après-midi d'entretiens au club francophone SPFA d'Erevan, autour de sa cheville ouvrière Tatev Harutyunyan, jeune cadre au Crédit Agricole, et d'une dizaine de teenagers, se conclut par l'écoute de ce refrain d'un certain... Charles Aznavour (ian). Voici, à l'évidence, le plus populaire des Français du Caucase. De tous côtés en ville, on na pas manqué de signaler qu'il a été présent au mémorial de la Forteresse aux hirondelles, aux côtés, entre autres, de François Hollande et Vladimir Poutine, pour la cérémonie du centenaire, ce 24 avril 2015. ■

TEXTE ET PHOTOGRAPHIES : ALBERT HUBER

envoyé spécial de l'ACO à Erevan avec l'assistance de SPFA [Solidarité Protestante France-Arménie]

Avoir vingt ans à Erevan

Chouchanik, jeune secrétaire médicale

« La question du génocide est une souffrance dans le corps des Arméniens. 21 pays ont reconnu les faits, mais toujours pas la Turquie, mis à part une poignée d'intellectuels, ce qui est peu pour une grande nation de près de 80 millions d'habitants. Mais je garde espoir : on aura besoin d'un certain temps. »

L'historique commémoration
du centenaire

**Le 24 avril 2015
à Erevan**



**Erevan, parsemée depuis des semaines
d'affiches symboliques, se souvient.**



Aujourd'hui, 24 avril 2015, 100^e anniversaire du génocide : Erevan, parsemée depuis des semaines d'affiches symboliques, se souvient. Près d'un million de personnes vont se presser dans la capitale tout au long de l'événement. Comme tous les 24 avril, dans des cortèges silencieux sans fin, elles gravissent la montagne pour faire leur devoir de mémoire, en hommage au million et demi des leurs massacrés lors du Génocide de 1915. En famille, chacun se recueille, dépose une fleur et se signe.

Nous sommes sur la mythique colline du mémorial Tsitsernakaberd - la forteresse des hirondelles - aux portes de la capitale. Le sobre monument du Génocide, construit en 1968, se repère de loin par sa pointe de granit de 44 mètres de haut, signe de la renaissance de la nation. Symbole des 12 provinces perdues, 12 stèles de granit forment un cercle autour d'une flamme éternelle, le cœur du recueillement. ■



**En famille, chacun
se recueille, dépose
une fleur et se signe.**

Histoire

L'ACO, une œuvre née d'un génocide

DE MÊME QUE DES FLEURS SE METTENT PARFOIS À POUSSER DANS LE DÉSERT LE PLUS ARIDE, DE MÊME DES ŒUVRES DE SOLIDARITÉ ÉCLOSENT PARFOIS DANS LES SITUATIONS LES PLUS TRAGIQUES. ET LEUR DURÉE DE VIE PEUT SURPASSER DE LOIN CELLE DES FLEURS DU DÉSERT. L'ACO, UN ENFANT DU PASTEUR PAUL BERRON, EN EST UN VIVANT EXEMPLE.

Tout a commencé lors la Première guerre mondiale, quand il n'existait pas de pays qui s'appelle la Syrie, ou la Turquie, ou l'Arménie. C'était l'Empire ottoman qui occupait et gérait ces espaces, plutôt mal que bien. Et des Etats comme l'Empire Britannique, la France, ou l'Empire russe n'attendaient qu'une occasion pour en accaparer les dépouilles.

Une forte minorité chrétienne vivait alors dans l'espace qui allait devenir la Turquie: des minorités « nationales » définies par leur religion: Arméniens, Assyro-Chaldéens, Grecs..., avec déjà des protestants et des catholiques parmi eux, mais tous regardés avec suspicion par le pouvoir central. La mouvance « Jeunes Turcs » au pouvoir profita des désordres guerriers pour mettre en œuvre la première « solution finale » du siècle: ce fut le Génocide des Arméniens et autres chrétiens de l'Empire. Les hommes furent tués, les femmes et les enfants déportés dans le but évident de les faire disparaître à tout jamais.

Témoignage crédible face aux musulmans

L'Empire ottoman était alors allié aux Puissances centrales, dont l'Allemagne, et l'Alsace était une province allemande. C'est ce qui permit à un jeune pasteur alsacien intimement convaincu que Dieu l'appelait à être missionnaire de se rendre dans cette partie du monde. Paul Berron avait 29 ans quand il partit à Constantinople avec sa jeune épouse, en mars 1916. C'était leur voyage de noces, ce fut tout sauf une partie de plaisir. Les horreurs de la guerre, et du Génocide surtout, allaient les marquer, tout comme la vitalité et l'extraordinaire force de résistance que permettait la foi chrétienne.



Paul Berron, 1887-1970, fondateur de l'ACO en 1922, pasteur luthérien à Graffenstaden, Hangwiller, Strasbourg-Temple Neuf et Westhoffen.

Etonnamment, le Gouverneur militaire de Strasbourg avait mis Paul Berron en congé pour toute la durée de la guerre. C'est ainsi que le couple put partir, sur la recommandation d'une mission allemande, pour s'occuper des foyers du soldat destinés

En mars 1916, leur voyage de noces, fut tout sauf une partie de plaisir. Les horreurs du Génocide allaient les marquer, tout comme la vitalité et l'extraordinaire force de résistance que permettait la foi chrétienne.

aux troupes allemandes et autrichiennes envoyées en Orient. Tandis que son épouse travaillait dans un foyer à Constantinople, Paul poussa jusqu'en Palestine. A Alep surtout, il vit les victimes du Génocide: « *des êtres misérables, décharnés, vêtus de haillons, qui, venant du désert, campaient jour et nuit dans les rues et que, souvent, on ramassait morts le matin* ». L'un des camps contenait 50 000 personnes. Il devint évident pour le jeune pasteur que la première chose à faire était de secourir les survivants et de leur permettre de reconstruire leur vie, - en coopération avec les chrétiens locaux et en tout premier avec les victimes elles-mêmes. C'était en même temps le seul témoignage crédible face aux musulmans.

L'ACO, créée en 1922 dans une Alsace redevenue française pour œuvrer à Alep, dans une Syrie sous mandat français, permit de mettre le projet en route. ■

ERNEST REICHERT

directeur de l'ACO France 1992-2007

Découverte

L'Union des Églises évangéliques arméniennes de France

SUR LES 7 MILLIONS D'ARMÉNIENS DANS LE MONDE, SEULEMENT UN TIERS VIVENT ENCORE EN ARMÉNIE. EN FRANCE, ILS SONT 500 000, REGROUPÉS EN RÉGION PARISIENNE ET DANS LA VALLÉE DU RHÔNE. PORTÉE À BOUT DE BRAS PAR L'ACO À SES DÉBUTS, UNE PETITE COMMUNAUTÉ PROTESTANTE ÉVANGÉLIQUE S'INSCRIT DANS UNE TRADITION CHRÉTIENNE ARMÉNIENNE QUI REMONTE À L'AN 301.

C'est au sein de l'Église apostolique arménienne qu'est née l'Église évangélique arménienne, au XIX^e siècle, à Constantinople, issue d'un mouvement de réforme à partir de cercles d'étude de la Bible. Très vite, ce mouvement fut combattu par les autorités religieuses d'alors. En 1846, le patriarche de l'Église apostolique arménienne de Constantinople décide d'excommunier les partisans de la réforme qui fondent alors la première *Église évangélique arménienne*, le 1^{er} juillet 1846 à Constantinople. À la veille du Génocide de 1915, l'Église évangélique arménienne comptait plus de 51 000 membres, de nombreuses églises, des écoles et des instituts de théologie. Quelques années après, en 1920, il ne restait plus que quelque 14 000 membres parmi les rescapés contraints à l'exil.

Une douzaine de paroisses en France

C'est ainsi qu'il existe aujourd'hui des Unions d'Églises évangéliques arméniennes: en Arménie, au Moyen-Orient, en Eurasie, en Europe, en Amérique et jusqu'en Australie. Ces Unions sont regroupées et représentées au niveau mondial dans un *Conseil mondial évangélique arménien*. En France, plusieurs Églises se sont constituées à partir de 1924 avec l'aide de l'Action Chrétienne en Orient, pasteur Paul Berron. Elles se sont regroupées la même année au sein d'une union synodale: l'Union des Églises évangéliques arméniennes de France soutenue par l'ACO et l'Église réformée de France.

Aujourd'hui, l'Église évangélique arménienne de France compte quelques milliers de membres et de sympathisants, répartis dans une douzaine de paroisses. L'Union possède deux centres de vacances, un dans le Gard et un en Haute-Savoie. Elle édite un bimestriel bilingue arménien/français. Elle a développé de nombreuses associations en direction de la jeunesse, de la mission, de l'aide sociale et humanitaire, et de la culture.

Les protestants arméniens de France sont restés fidèles à l'esprit et à la théologie évangélique de leurs pères fondateurs. La Bible est l'autorité en matière de foi et d'éthique. La conversion et la profession de foi personnelle par le baptême sont nécessaires pour devenir membre de l'Église. Le déroulement d'un culte domini-



cal est assez semblable à celui des Églises évangéliques issues de la Réforme. Tous les cultes sont bilingues arménien/français. Les églises sont ouvertes à tous.

Un témoignage proche des racines arméniennes

L'Église évangélique arménienne de France entretient des relations fraternelles avec toutes les autres Églises chrétiennes. En France, elle a été membre de l'Association des Églises de professants et a soutenu la création de la Faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine. Elle a été également membre de l'Alliance évangélique française. Ces dernières années, elle a participé à la création du Conseil national des évangéliques de France et fait partie de ses membres fondateurs. Elle est aussi membre de la Fédération protestante de France. L'Église évangélique arménienne de France souhaite apporter sa contribution au témoignage évangélique en France sans oublier ses racines et son témoignage auprès du peuple arménien en Arménie comme en diaspora. ■

JOËL MIKAÉLIAN

pasteur à Paris-Issy-les-Moulineaux & Alfortville
vice-président de l'Union des Églises
évangéliques arméniennes de France
secrétaire du Conseil Mondial Évangélique Arménien

Au colloque sur le Génocide organisé en 2015 par l'Union des Eglises Evangéliques Arméniennes de France à Issy les Moulineaux, le pasteur turc *Zekai Tanyar* demande pardon à la communauté arménienne. Un geste symbolique sous le regard de *Rakel Dink* (2^e à gauche), veuve d'un journaliste turc arménien assassiné à Istanbul par des extrémistes turcs en 2007.

Rencontre

Boros et Samuel, protestants humanitaires

ESPOIR POUR L'ARMÉNIE : EPA ET SOLIDARITÉ
PROTESTANTE FRANCE-ARMÉNIE : SPFA : DEUX
ASSOCIATIONS DANS LE FEU DE L'ACTION
SOLIDAIRE SUR LE TERRAIN.

Tous les deux situent le début de leur engagement pour l'Arménie le 8 décembre 1988, lendemain d'un violent tremblement de terre à Gumri qui fait près de 30 000 morts. Samuel Sahagian, pasteur arménien réformé à Paris, appelle les protestants français à la solidarité, ce qui aboutira à la création de SPFA en 1990. Boros Haladjian, militant de l'Union des Eglises Evangéliques Arméniennes de France : UEEAF [lire en page 19 et 20] participe au rassemblement des arméniens de la région lyonnaise qui fondent EPA en 1989.

Leur engagement est orienté par leur foi chrétienne. Boros : «j'aime par amour de Jésus Christ». Samuel rappelle cette parole du Christ : «il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir», précisant que l'Arménie a été le premier pays à embrasser la foi chrétienne, et que les voyages œcuméniques, culturels et humanitaires, organisés sur place par SPFA - plus de 3 000 personnes depuis 1990! - bénéficient d'un accompagnement spirituel et permettent aux chré-



Samuel Sahagian.



Boros Haladjian.

tiens français de découvrir le riche héritage chrétien arménien. Boros souligne que l'Évangile a toujours été au centre des actions de l'UEEAF, pas tant par l'évangélisation directe que par un engagement concret, bénévole et chrétien. Les colos et centre aérés organisés en Arménie lors des années de misère ont permis aux enfants d'avoir à manger et d'être au contact de l'Évangile.

Un avenir dans son pays, et non en Occident

SPFA essaie de construire des liens entre des protestants français et l'Eglise Apostolique Arménienne, elle coopère avec l'ACO pour améliorer la formation théologique des enseignants en religion et des prêtres apostoliques par l'envoi pour de courts séjours de professeurs de théologie à Erevan.

Les projets concrets des deux associations se ressemblent : des parrainages permettent de soutenir des familles arméniennes. Avec 300 € par an, la vie d'une famille arménienne peut être transformée! Des restaurants humanitaires fonctionnent à Gumri, Spitak, Stepanavan : grâce à eux, des centaines de personnes isolées, démunies, souvent âgées, peuvent avoir un repas chaud par jour durant les mois d'hiver.

La situation est difficile en Arménie : développement économique faible, solde migratoire négatif, beaucoup de pauvreté. Les associations aident : micro-projets, créations d'emploi, prise en charge d'enfants des rues, soutien à des orphelinats, développement agricole, formation, travail sur le plan culturel sont autant d'exemples du dynamisme de ce travail. Samuel souligne la participation de nombreux non-arméniens à ces projets.

L'un et l'autre espèrent pour le pays de leurs ancêtres que celui-ci retrouve une réelle indépendance, de la force pour pouvoir prendre d'avantage en charge la partie de sa population la plus défavorisée. Aussi pour que la jeunesse voit son avenir dans son pays, et non plus en Occident. ■

THOMAS WILD

Témoignage

Un échange théologique authentique

QUAND DES UNIVERSITAIRES STRASBOURGEOIS
TRAVERSENT LES FRONTIÈRES POUR
ENSEIGNER LA THÉOLOGIE DANS UN PAYS DE
VIVE TRADITION CHRÉTIENNE ORIENTALE.

La coopération entre la France et l'Arménie ne se limite pas aux remarquables réalisations menées dans le domaine humanitaire. Une dimension plus originale se déploie depuis plusieurs années, du fait du partenariat entre SPFA (Solidarité Protestante France Arménie) et l'ACO, dans le champ de la formation théologique. Dimension originale mais aussi paradoxale, puisque ce sont des théologiens protestants, liés aux Églises luthérienne et réformée d'Alsace-Moselle ou/et à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg, qui vont enseigner dans un pays de vive tradition chrétienne orientale, et dont la population est à 95% membre de l'Église apostolique. Quels peuvent donc être les objectifs et les fruits d'une telle collaboration?

J'ai participé à deux missions dans ce cadre, en 2011 et en 2013, et je suis à chaque fois revenu enchanté. Mes cours portaient, la première année, sur la thématique de l'articulation entre la foi et la raison dans la vie chrétienne, d'un point de vue systématique (théologique et philosophique), biblique et éthique; et la deuxième année, sur les questions de bioéthique (contraception, diagnostic prénatal, avortement, procréation médicalement assistée, gestion des embryons surnuméraires, soulagement de la douleur, euthanasie...), à la lumière de la foi et de la théologie chrétiennes. Je dispensais mon cours en français, et chaque phrase était simultanément traduite en arménien par un traducteur de SPFA.

Rencontrer et dialoguer dans un pays enclavé

Cet enseignement était donné dans quatre lieux de formation bien distincts : à la Faculté de théologie de l'Université d'Etat à Erevan (qui forme des enseignants de religion pour les écoles), à l'Académie évangélique (qui forme les pasteurs des différentes Eglises évangéliques d'Arménie), au Séminaire Vazgueniats de Sévan et au Séminaire Guévorkian d'Edjmiatzine



Etudiantes et futures catéchètes à la Faculté de théologie de l'Université d'Etat à Erevan.



Mgr Anouchavan Jamkotchian, doyen à la Faculté de théologie - apostolique - de l'Université d'Etat à Erevan.

(où sont formés les prêtres et les moines de l'Eglise apostolique). Les quatre sites étaient très différents, et surtout les motivations et les attentes étaient variables : plutôt faibles à l'Université d'Etat (où les étudiants ont généralement choisi cette filière par défaut), extrêmement vives dans les trois autres lieux (où la réactivité était très forte, les questions théologiques et existentielles singulièrement pertinentes et profondes), mais marquées par des traditions et des références spirituelles plurielles.

L'ambition de ces missions peut être résumée en une formule : traverser les frontières. Dans un pays enclavé, désireux d'ouvertures de toutes sortes, la rencontre et le dialogue autour de questions qui ne sont pas nécessairement consensuelles permet en effet l'écoute, l'interpellation, la connaissance et la reconnaissance de l'autre, et finalement l'approvisionnement mutuel. L'enrichissement est réciproque, car nous avons tous quelque chose à donner et quelque chose à recevoir. Les rencontres avec le club francophone de SPFA à Erevan viennent parachever cet échange, en lui conférant une profonde authenticité. ■

FRÉDÉRIC ROGNON

professeur à la Faculté de théologie protestante, Strasbourg



Au restaurant de la solidarité géré par SPFA à Gumri. «Des centaines de personnes isolées, démunies, souvent âgées, peuvent avoir un repas chaud par jour durant les mois d'hiver.»

Impressions de voyage

De jeunes alsaciens à l'heure arménienne



Noravank (XIII^e-XIV^e) niché dans le repli d'une gorge étroite aux parois rougeoyantes. *Tatev*, un monastère fortifié, posé sur le rebord d'un canyon, que l'on doit franchir avec un téléphérique. Le caravansérail du col de *Selim* (2 240 mètres), sur la route de la Soie. Le cimetière de *Noratus* regroupant quelque 500 *khatchkars* - croix en pierre - anciennes [lire page 24]. *Sevanavank* et sa vue imprenable sur le lac de Sevan. Baignade pour les plus courageux dans une eau quelque peu fraîche!

Point d'orgue : le musée du Génocide arménien

Deux autres monastères : *Haghartsin* (XII^e) et *Goshavank* (XII^e-XIII^e) perchés dans la forêt. Deux monastères fondés au X^e siècle, *Sanahin* et *Haghpat*, classés par l'Unesco. *Achtala* sur son piton rocheux. Les villages d'*Odzun* et de *Kobayr*, que l'on peut rejoindre par un petit sentier de randonnée. *Gumri*, fortement touchée par le tremblement de terre de 1988. Photo souvenir près de la statue de Charles Aznavour. Pèlerinage vers les monastères de *Marmachen* et de *Harichavank*. Un petit crochet par la superbe forteresse d'*Amberd* (XI^e). Les derniers jours à *Erevan*, nous avons traversé l'avenue *Abovyan* vers le musée national d'histoire, atteint la cascade pour une vue imprenable, la cathédrale moderne, l'opéra... Sans oublier le temple hellénistique de *Garni* (I^{er} siècle) jusqu'à l'exceptionnel monastère de *Geghard*, composé de plusieurs églises rupestres.

Point d'orgue de notre voyage : le musée du Génocide arménien. Et, par-dessus tout, le plus important, qui n'est pas de l'ordre du simple circuit touristique : Aucun jeune n'a souffert d'une *overdose* d'églises et de monastères ; notre guide Stella toujours souriante, disponible et attentionnée ; Nairi plus ponctuel que les allemands avec un groupe d'alsaciens qui s'est mis à l'heure arménienne ; les discussions profondes et d'autres moins ; les expériences culinaires ; les rencontres imprévisibles et l'hospitalité chaleureuse et simple des arméniens ; Ces paysages divers, minéraux et sauvages ; cette identité sauvegardée au fil des siècles grâce à la religion ; ces danses et musiques partagées...

Merci à vous **Nairi, Stella, JeanMat, Mathias, Luc, Odile, Pauline, Judith, Tiffany, Joëlle, Benjamin** d'avoir partagés cette tranche de vie, ces quelques jours, en Arménie! ■

FRÉDÉRIC GANGLOFF

pasteur à Lingolsheim et responsable jeunesse

Charles Aznavour

Cent ans de solitude pour les Arméniens

LE CHANTEUR D'ORIGINE ARMÉNIENNE ÉVOQUE SON MANDAT MORAL ENVERS SON PEUPLE.

EXTRAITS* D'UN POINT DE VUE PUBLIÉ DANS LE MONDE LE 25 AVRIL 2015.

C'est vrai, je suis de ce peuple, mort sans sépulture. Mon père et ma mère, qui ont pu échapper à la tourmente, ont eu la chance de trouver refuge en France. Il n'en a pas été de même pour le million et demi d'Arméniens qui ont été massacrés, égorgés, torturés dans le premier Génocide du XX^e siècle.

Un vent d'oubli a longtemps recouvert ce meurtre de masse. Les gouvernements turcs succédant aux bourreaux de 1915 ont pendant des décennies pratiqué un négationnisme d'Etat. Il a fallu attendre les années 1980 pour que les nations commencent à reconnaître le génocide. Sur la pointe des pieds, *mezza voce*. Le Parlement européen en 1987, la France en 2001, une vingtaine d'autres Etats depuis. Et le Vatican il y a peu.

Face à une telle situation, tout être humain doué de raison et de bonne foi se trouve désemparé. Je ne fais pas exception à la règle. Je n'ai pas été élevé dans la haine et je n'en veux pas au peuple turc, éduqué dans le déni. Je veux faire confiance à la jeunesse de ce pays et à ce peuple que j'aime. Un jour, il ouvrira les yeux et demandera des comptes à ses dirigeants sur les mensonges qui l'ont maintenu dans l'ignorance de sa propre histoire. Ce jour-là, les conditions seront réunies pour un dialogue arméno-turc sincère. Je ne veux pas me poser en donneur de leçons à l'égard de ce peuple. Mais, en tant que descendant des victimes, et de surcroît personnage public, une responsabilité particulière m'incombe.

Je porte le poids de leur infinie souffrance. Un mandat moral me relie à elles. J'entends leurs prières étouffées, bâillonnées. Les morts sont sans défense. Il appartient aux vivants d'être attentifs à ce que l'oubli et le déni ne les tuent pas une seconde fois. Je crois que c'est le devoir de chaque Arménien de s'en préoccuper. Ce que l'on a voulu anéantir en 1915, c'est l'Arménien. C'est moi, mais c'est vous aussi : comme

à Auschwitz, c'est l'humanité qu'ils ont également assassinée. Pourquoi le gouvernement jeune-turc a-t-il commis cet acte ignoble ? M. Erdogan pourrait-il nous dire une parole de vérité sur ce sujet ? D'autant que la logique de l'hostilité envers les Arméniens continue, cent ans après, à faire des ravages.

Comment ne pas évoquer l'attaque par des djihadistes, le 21 mars 2014, du bourg arménien de Kessab, en Syrie, dont tout indique qu'elle n'aurait pu se réaliser sans le feu vert d'Ankara ? Comment ne pas penser au mémorial de Deir ez-Zor, également en Syrie, dynamité le 18 septembre dernier par Daech ? Est-il possible de passer sous silence le drame des chrétiens d'Orient et la tragédie des yézidis, aujourd'hui encore persécutés ? Ces questions constituent des enjeux de la reconnaissance du Génocide par la Turquie. L'impunité a donné le mauvais exemple.

1915-2015 : si peu de choses ont changé... La mort continue de rôder autour du peuple arménien. Jusqu'à quand ? Je voudrais cependant conclure cette tribune par une note d'optimisme. On ne se refait pas ! Un sondage a révélé que 33 % des Turcs de 18 à 26 ans sont favorables à une reconnaissance du

Génocide arménien. Cette enquête m'a fait entrevoir qu'un jour peut-être cette région sera comme la famille Aznavour, qui compte des chrétiens, des juifs et des musulmans que j'aime d'un même amour. Je me prends à rêver. Mais la réalité d'une sombre actualité finit régulièrement par s'imposer à moi, qui dispose de si peu de moyens d'agir pour en changer le cours. Puisse ce triste anniversaire faire avancer les consciences. C'est à ça aussi, paraît-il, que servent les commémorations. ■

CHARLES AZNAVOUR

* Extraits mis en forme par Sylviane Pittet.
[avec l'aimable autorisation de l'auteur]



Statue de Charles Aznavour élevée à Gumri, après le tremblement de terre de 1988. Le chanteur était en toute première ligne pour acheminer de l'aide humanitaire.

Khatchkar



Dans les ronces, dans les pierres,
Dans les vents, au soleil,
Dans la neige, la chaleur et la touffeur,
Si seul et si alerte,
Si docile, si rebelle,
Si fragile et si droit,
Si difficile et si simple,
Il est là debout sous le ciel...

Il est debout face au soleil,
Comme une tristesse et un pilier
de conscience,
Il est debout face aux siècles,
Comme une beauté crucifiée...

Vahagn Tavtarian, poète arménien, 1922 -1996
trad. Élisabeth Mouradian & Serge Venturini

Le khatchkar : grande stèle en pierre ciselée, dressée par monts et par vaux dans les églises, les cimetières et au détour des chemins des quatre coins de l'horizon. Signe distinctif : à la place du crucifié - du supplicié -, une représentation de l'arbre de vie - de la rédemption. Les rosaces ou cercles solaires, sans commencement ni fin, incarnent l'éternité. Veilleur millénaire, la pierre-croix symbolise l'âme et la spiritualité du peuple arménien.